

STANY MEEÙS

**LE FAUX ROI
D'HEVERLEE**

**Blague estudiantine
du 21 novembre 1951**

Durant les vacances avec mes quatre enfants
et neuf petits-enfants, l'un d'eux me demanda
*« Dis Papy, quand tu étais jeune,
n'as-tu jamais fait de bêtises ? »*

Persuadé que je devais montrer l'exemple, je
répondis d'un ton patriarcal : *« Non ! »*

Mes enfants se raclèrent la gorge, avec des
« Hm, hm ».

« Allez Papy, raconte ! »

Et j'ai raconté le canular du Faux roi
d'Heverlee. A la fin, l'une de mes petite-filles
me dit que je devais en écrire un livre.

Le voici terminé.

Prologue

Nous sommes en 1951. Le Roi Baudouin vient de monter sur le trône. Un règne qui commence dans des circonstances difficiles. Son père, le Roi Léopold III, vient d'abdiquer pour pacifier un pays qui se divise sur l'attitude qu'il a adoptée pendant et après la guerre.

Nous sommes en 1951. Le tout jeune Baudouin est sur le trône depuis trois mois quand des étudiants de l'université de Louvain, tout aussi jeunes, imaginent et organisent la visite d'un faux Roi Baudouin dans un institut tenu par des religieuses.

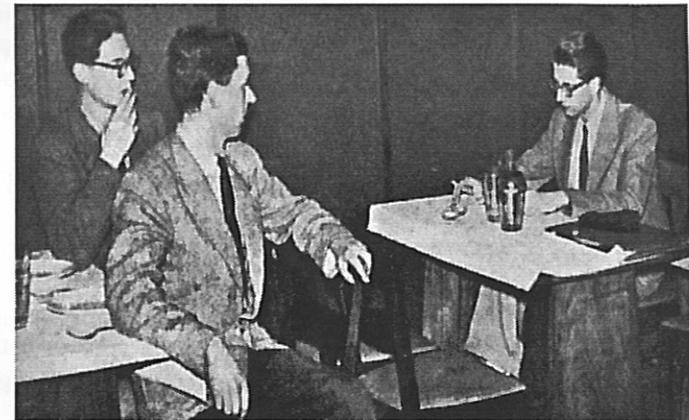
Nous sommes en 1951. L'université de Louvain (Leuven) accueille encore des étudiants francophones et néerlandophones. Ils se mêleront pour faire d'un jeune étudiant en médecine, qui maîtrise mal le français, le « faux roi d'Heverlee ».

Ce canular bon enfant n'était pas dirigé contre la royauté. Le jeune roi l'a bien compris et s'est montré indulgent envers les étudiants farceurs. C'est un des acteurs de la farce qui raconte....

Le bon client

C'est au restaurant « Breughel » que tout débute, le soir du lundi 12 novembre 1951. Alain Beltjens, Président d'un cercle étudiant et Pierre Masson, rédacteur en chef de l'Ergot, le journal de la Fédération wallonne des Etudiants de Louvain (actuellement Leuven) sont en train de souper.

Le premier songe au thé dansant de son cercle, le second au manque d'articles amusants pour le prochain canard. Soudain Pierre Masson reste bouche bée, les yeux écarquillés. Une intense émotion le saisit, un tremblement nerveux l'agite : Le Roi Baudouin soupe, là, devant lui, à la table du fond ! Pas de doute : ce sont ses traits, ses lunettes, son allure timide...



Alain Beltjens, Pierre Masson et Hugo Engels au café Breughel.

Le roi-là se sent mal à l'aise. Pourquoi le dévisage-t-on ainsi ? Il plonge les yeux dans son filet américain, il rougit légèrement, ses mains tremblent.

Alain Beltjens et Pierre Masson sont eux très impressionnés. Mais ils foncent. Ils osent prendre leur assiette et s'asseoir à la table royale. Le rédacteur en chef de l'Ergot tient le scoop de l'année : le Roi Baudouin, comme son oncle Charles, aime se mêler aux gens, observer la vie du peuple, prendre le pouls de la nation. Le Roi a rendu visite un mois auparavant aux autorités académiques de l'Université. Il désire tout naturellement mieux connaître les étudiants.

Entre les trois convives, un lourd silence s'installe.

- T'es étudiant ? demande Pierre Masson.

- Oui, mais je parle très mal le français, répond le roi en toute simplicité et avec un bon sourire.

Ce roi imite à la perfection l'accent d'un jeune flamand qui massacre la langue de Racine. Très fort le roi ! Et quel comédien ! Nos deux compères s'en amusent un temps. Mais au bout d'un moment, il faut se rendre à l'évidence : l'homme qu'ils ont en face d'eux, Hugo Engels, jeune étudiant flamand de première candidature de médecine, n'a pas le même nez que le Roi. Il n'a pas non plus la même taille, ni la même coupe de cheveux.

Pourtant la ressemblance est extraordinaire et il faut l'utiliser.

Mais que faire ? Envoyer à la presse des documents inédits et explosifs ? Ce serait ridiculiser le Roi et ce n'est pas le but. Lui faire visiter une école à Louvain ? C'est irréalisable. Le coup serait éventé en dix secondes et coûterait cher à ses auteurs.

En attendant, on amène le « souverain » à la Maison des Etudiants, pour « l'essayer ».

En l'absence du président, le dénommé Basselet, connu de tous les étudiants, avait tous les pouvoirs.

Pierre Masson se précipite sur lui, tout essoufflé

- Ecoute vieux... Je suis terriblement embêté... Tu sais qui j'ai dans mon kot ?

Silence interrogateur du vice-président qui se racle la gorge.

-Le Roi, mon vieux... Je l'ai rencontré dans un restaurant, il voyage incognito... Il est venu à Louvain observer le milieu étudiant. Je suis embêté... Il faut absolument un « bonze » de la Fédé...

Le vice-président, rougit légèrement, se donne une contenance, se redresse, boutonne sa veste, se racle virilement la gorge et entre. Le Roi, debout, faiblement éclairé par une lampe de bureau, est immobile en face de lui. Basselet se lance, tend la main. Le souverain la prend, après une légère et très royale hésitation. Un moment de silence s'ensuit. Le vice-président observe alors le roi, puis l'assistance... Il comprend et résume son impression :

- Nom de D...!

Une étudiante est alors présentée à Hugo Engels, notre futur « faux roi ». Très nerveuse, mademoiselle Lucienne Baudoux serre la main du Roi. Puis elle réalise la supercherie et elle s'écrie, en éclatant de rire :

-Mais c'est une blague ! Traduction exacte et plus distinguée de l'étonnement lapidaire du vice-président.

Cela devient évident. Il faut monter un coup. Présenté sous un jour favorable, le « roi » peut faire illusion. Roger Brulard, président du Cercle de Littérature, Alain Beltjens et Pierre Masson évaluent les différents scénarios.

Lors d'un prochain cours à l'amphithéâtre de la grande rotonde, le Roi pourrait, comme par hasard, être reconnu au milieu de la foule, salué du haut de l'estrade par un dignitaire quelconque, acclamé... Cela ne tiendrait pas longtemps. Et puis quand on veut monter un bateau à ses pairs, il ne faut jamais oublier qu'ils sont aussi malins que vous.

Il faut trouver plus naïf. Et Roger Brulard trouve la grande idée : faire une farce aux religieuses.

Première option : l'école de Paridaens. Mais cette école est quasiment au centre de la ville de Louvain. On serait vite repéré par les badauds. Pas assez isolé. On oublie.

Deuxième option : l'Institut des Sœurs Annonciades du Sacré Cœur à Heverlee, sur la chaussée de Namur, à quelques kilomètres de Louvain. Ce vaste complexe, doté des perfectionnements les plus modernes, accueille 1100 pensionnaires et 500 externes. De l'aveu même de l'architecte, cet établissement est un des plus beaux d'Europe. Un directeur ecclésiastique et une mère supérieure, Sœur Vita, règne sur ce bijou appelé à Louvain « Les mille vierges ». Deux ans plus tôt, une invasion nocturne et estudiantine y provoqua la plus belle des pagailles.

C'est décidé : par sa situation, son importance, sa présentation, cet établissement est idéal pour recevoir la visite du Roi.

Alea jacta est.

Les préparatifs

Il faut maintenant organiser la supercherie. Vers une heure du matin, au café « Lyriek », Roger Brulard est désigné comme maître d'œuvre. Une semaine fort agitée s'en suit. On fait des plans, on discute. Une trentaine d'étudiants, garçons et filles, se réunissent régulièrement, font des propositions, se contredisent, se fâchent et se réconcilient. La bière coule et les machines à écrire crépitent.

Les quinze membres de l'expédition sont choisis. Ils reçoivent un scénario de treize pages, extrêmement précis : plan du trajet, minutage des arrivées et départs, schémas des présentations ... Une préparation digne d'un film !

Roger Brulard note tous les détails pour la réalisation. Pour plus d'authenticité, le professeur De Trooz, ancien Consul de France à Louvain et chef du protocole lors de la visite du Roi Baudouin à Louvain, est consulté. Ses conseils en matière de protocole sont précieux. Mais il nous avertit par ce mot devenu légendaire : *Soyez prudents : ne loupez pas l'affaire !* Grâce soit rendue à ce confident éclairé.

Un roi plus vrai que nature

Hugo Engels ressemble au Roi, c'est évident. Ses lunettes en écaille noire ajoutent à la ressemblance. Mais pour la coiffure, on peut mieux faire.

Le vrai Roi Baudouin a une ondulation sur le côté gauche. La chevelure du nôtre manque un peu de volume. Qu'à cela ne tienne. Deux des nôtres se rendent chez un petit coiffeur de la rue de Diest. Ils lui montrent une photo du Roi Baudouin dans un numéro du Patriote

Illustré (imprimé en sépia à l'époque). Le figaro imite l'ondulation royale. Pour quelques francs, l'opération est réussie : notre roi ressemble de plus en plus à son modèle.

Un premier test réussi

Tous les acteurs de la future plaisanterie en sont convaincus : l'illusion est parfaite. Mais rien ne vaut un test grandeur nature. Nous sommes deux jours avant le jour J. Tout le monde en voiture, direction Porte de Namur... Des soldats de l'infanterie, de retour d'une longue marche, y passent justement. Sac au dos, fusil en bandoulière, le visage passé au charbon de bois et en tenue de camouflage, ils ont l'air fatigué et harassé par leur exercice. A leur tête, un lieutenant en tenue impeccable les reconduit à la caserne. Notre voiture s'arrête en double file à vingt mètres du lieutenant. Le Roi en sort et observe la scène d'un air à la fois détaché et attentif. Le lieutenant reconnaît Sa Majesté et crie : *Tête à droite !* Les soldats se redressent comme un seul homme. Et malgré leur fatigue, ils poursuivent leur route, fiers d'avoir été salués par le Roi.

Le doute n'est plus permis.

Nous croyons plus que jamais à la réussite de notre entreprise.

Le convoi

Quatre voitures (très banalisées...) sont à notre disposition.

La première est une M.G. rouge, décapotable, à deux places. Pol Maldague, en tant qu'inspecteur de la police judiciaire s'assied à côté d'André Loore, son adjoint et chauffeur.

La seconde voiture est une Ford des années 1950. Couleur gris clair et légèrement bosselée à l'aile arrière gauche. Le chauffeur s'appelle Alex Martens. Il transporte Jacques Franck, baptisé pour l'occasion le Baron Jacques Franck, Ecuyer de la Cour et chef du protocole. Bernard Magos, photographe de la Cour et Stany Meeùs, cinéaste de la Cour, sont également à bord.

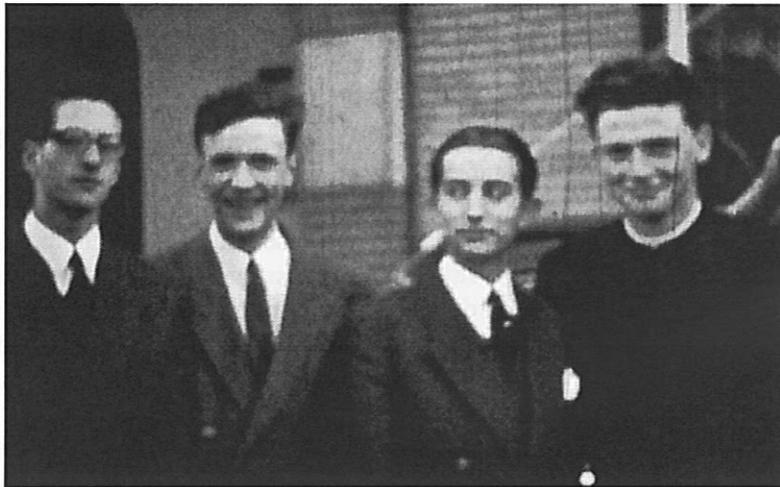
La troisième voiture est une Buick noire de 1951. La plaque porte le N° 428. Les voitures de la Cour ont des plaques à deux chiffres, mais on ne s'arrête pas à ce détail. Jean Calloud est le chauffeur du Roi. Ont pris place à l'arrière, S.M. le Roi Baudouin, Hugo Engels, ainsi que le Comte Juan de Médeult, (Roger Brulard) et le chevalier Charles des Acrémonts, (Pierre Masson), intime du Roi.

La quatrième voiture, une Studebaker 1950, est conduite par Daniel Gérard, chauffeur de la Cour. Il conduit Jacques Monnet (Albert Maes), attaché pour la Jeunesse au Ministère de l'Instruction publique et représentant le Ministre Harmel. Le R.P. van Lerberghe S.J. (Boris van Lerberghe), aumônier de la troupe scout du Roi et le Baron Louis Nothomb (Alain Beltjens), Commissaire de district près de la troupe scout du Roi sont de la partie. En tout, ils sont cinq (!) dans la Studebaker royale, dont le Marquis de Beaufort (Guy Spitaels), intime du roi.

La composition du cortège royal et des voitures pouvaient laisser planer un doute sur la réussite possible de notre mission. Mais confiants, nous décidons de suivre à fond les consignes : respecter avec sérieux l'ensemble du scénario et surtout ne pas rire ou sourire.



Albert Maes, Roger Brulard, Hugo Engels et Pierre Masson



Hugo Engels, Pierre Masson, Jacques Franck et Boris Van Lerberghe



Alain Beltjens, Guy Spitaels et Daniel Gérard



André Loore et Jean Calloud.

L'entrée en scène

Nous sommes le 21 novembre 1951. Le « jour J » est arrivé. Dès midi, c'est l'effervescence à la Maison des Etudiants. On mange des sandwiches et on boit du Coca à la bouteille. Le (faux) Roi aussi ! Tout le monde court, les organisateurs s'énervent. Chez les acteurs de la farce, le stress monte...

Le représentant du Ministre Harmel et l'Ecuyer de la Cour (Jacques Frank) s'appliquent une lotion grise dans les cheveux; le Chevalier des Acrémonts lutte contre la raideur de son col; le Révérend Père van Lerberghe S. J. boutonne sa soutane de haut en bas; le Commissaire de district à la troupe scout de la Cour ajuste son beau foulard vert et blanc; l'inspecteur de la P.J. reste froid; le marquis de Beaufort (Guy Spitaels) est impassible; le Comte de Médeult (Roger Brulard) court de l'un à l'autre. Le Roi (Hugo Engels), très calme et très décontracté, se laisse faire.

A 14 heures, un premier groupe descend vers les voitures. Chacun se calme... Les chauffeurs sont là et on démarre à 14h12 précises. A la Porte de Namur, où l'on arrive trois minutes après, Roger Brulard se précipite dans la cabine téléphonique. Un nommé du Chastel l'avait occupée pour qu'elle soit libre. Van Schoutte décroche le cornet, demande la Mère Supérieure et lui passe « la voix » du Grand Maréchal de la Cour. Roger Brulard explique alors que le Roi visite cet après-midi-là quelques établissements d'instruction de la province de Brabant et qu'il va commencer par le Sacré-Cœur d'Heverlee.

A l'autre bout du fil, c'est la stupéfaction...

- Comment, le Roi? Lequel? Le Roi Léopold ou le Roi Baudouin? Devons-nous prévoir une réception ?

- Sa Majesté ne veut en aucune façon troubler l'ordonnement de la journée. Ne faites aucun préparatif: il s'agit d'une visite impromptue à titre purement privé.

La Mère supérieure ne sait comment exprimer sa gratitude mais Roger Brulard se montre grand seigneur :

- Il ne s'agit pas de remerciements, ma Mère, mais d'une visite de Sa Majesté.

La machine est lancée, tout va s'enchaîner.

Les voitures de la P.J. et du Chef de Protocole prennent la direction du couvent des religieuses.

Dans le même temps, à la Maison des Etudiants, Pierre Masson donne le signal du départ au Roi. On s'arrête brièvement Porte de Namur pour récupérer Roger Brulard. Le R.P. van Lerberghe, à fond dans son rôle, avait beaucoup à faire pour modérer les ardeurs professionnelles du représentant d'Harmel - on aurait dit qu'il allait visiter pour la première fois un établissement d'enseignement moyen ...

L'avant-garde de la troupe arrive au Sacré Cœur d'Heverlee. Devant le perron, les cinéastes reconnaissent l'endroit. Les inspecteurs se montrent redoutables, l'Ecuyer de la Cour, cérémonieux.

André Loore, dans son rôle de péjiste, fait évacuer une femme du parloir. Il lui demande sa carte d'identité, mais sans l'exiger. Il bloque ensuite le téléphone, pour rester en communication avec ses supérieurs. Le Chef du Protocole suit la P.J. : tempes grisonnantes, ventre bedonnant, ganté et cravaté de noir, Jacques Franck descend de voiture, sérieux comme un pape.

La sœur portière se confond en sourires, courbettes et salutations émues. Le Chef du Protocole ne s'en émeut guère et demande à voir la Mère Supérieure. Marchant à reculons, elle le conduit au parloir, le prie de s'asseoir, et dépose un album sur la table.

-Le Roi voudra bien signer le Livre d'Or?

-Oui, oui, Sa Majesté fera cela.

Confortablement installé, il a largement le temps de contempler l'ameublement de la salle et le portrait d'une Révérende Mère, accroché au mur. Le temps lui semble épouvantablement long. Le Chef du Protocole joue avec l'alliance qu'il porte au doigt (sa respectabilité avait été soignée dans les moindres détails!). L'inspecteur de la P. J. fait les cent pas. Rien n'échappe à son regard ni les lambris, ni les tapis, ni les agissements de la sœur portière.

Ombres chinoises derrière la porte vitrée, petits pas pressés qui résonnent sur les dalles. On frappe. La Mère Supérieure entre, suivie d'une assistante. On se lève.

-Ma Mère, permettez-moi de me présenter, dit Jacques Franck en sortant sa carte de visite.

Et la Mère lit respectueusement les mots troublants : *Ecuyer de la Cour*. C'était donc vrai! Jacques Franck présente L'inspecteur de la P.J.. Pol Maldague., tel un aigle, toise la Mère Supérieure et ses acolytes de son regard autoritaire. Nous nous asseyons.

Je rappelle l'objet et la raison de la visite royale. La Mère Supérieure attend les instructions, un peu inquiète et soucieuse de bien faire.

- Pourriez-vous me dire ce que nous devons faire? demande-t-elle.

Et voilà le chef du protocole prodiguant, avec une bienveillance toute paternelle, ses conseils sur la façon de recevoir un Roi. La Mère Supérieure boit ses paroles. La petite bonne femme, rayonnante de santé et naturellement humble, ne cache pas sa joie. Elle exulte de joie et de fierté.

Pol Maldague quitte alors le parloir et laisse Jacques Frank seul, avec la religieuse. Celui-ci se prend au jeu.

- Vous rassemblez toutes les élèves dans la grande salle, où le Roi dira quelques mots. Les enfants entonneront ensuite La Brabançonne. Nous visiterons les bâtiments les plus intéressants : la chapelle, le bassin de natation... Vous préparerez aussi une petite réception.

- Que devons-nous proposer?

- Peut-être un bon mousseux, ou un jus de fruit ...

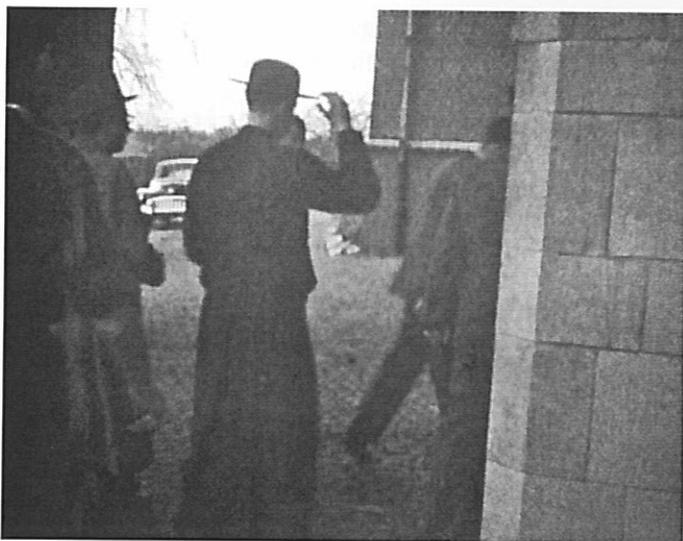
En attendant, la Mère Supérieure buvait du petit lait ...

Une royale visite

Il est 14h31. A l'annonce de l'arrivée du Roi, la Mère Supérieure et l'Ecuyer de la Cour descendent le perron et vont à la rencontre du Roi.



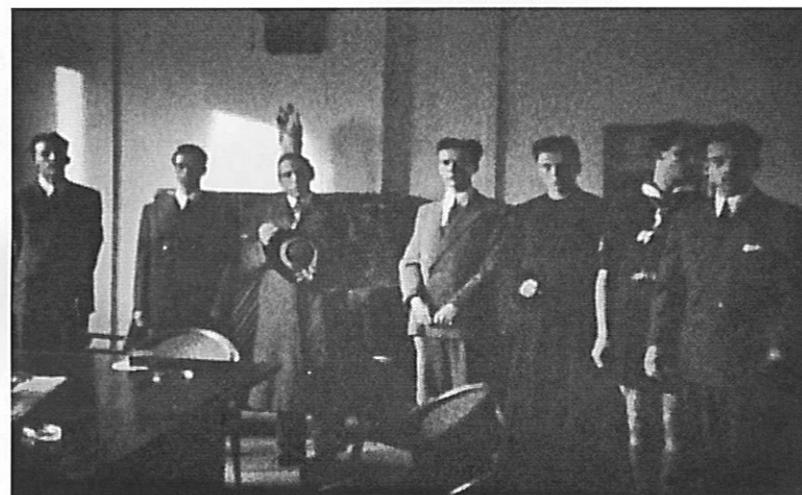
Pierre Masson, Hugo Engels et Roger Brulard devant la porte du couvent



Boris Van Lerberghe enlève son chapeau.



Alain Beltjens en culotte courte, s'apprête, avec la main droite, pour faire le salut scout



Après les premiers échanges, tout le groupe est introduit dans le grand parloir.



L'aumônier de la maison, un homme trapu et déterminé, est présenté au Roi ainsi que la Mère Générale.

Jacques Franck présente alors la suite du Roi. Les titres ronflent comme les moteurs des voitures royales: comte Juan de Médeult, marquis de Beaufort, chevalier Charles des Acrémonts...



Hugo Engels, Roger Brulard et la suite se dirigent vers la chapelle



André Maes et Pierre Masson.



Guy Spitaels et Boris Van Lerberghe.

L'aumônier a un doute. Il lui semble que l'entourage du Roi manque un peu de maturité... Il veut appeler la police. Impossible ! André Loore veille jalousement sur le téléphone. L'aumônier s'éclipse. On en reparlera...

La Mère Supérieure commence à guider son auguste visiteur. On se dirige vers la chapelle. Les élèves, conduites par leurs professeurs, se dirigent vers la salle des fêtes. On sent l'enthousiasme et l'agitation résonner dans les couloirs. Au passage du Roi, on s'incline ou on fait la révérence.

Tout se déroule comme prévu quand soudain, une élève reconnaît Pol Maldague.

-Bonjour Monsieur Maldague, dit-elle à voix basse .

-Zwijgen ! (silence !) lâche aussitôt un membre de la suite avec autorité et avec un accent wallon marqué. L'élève, gênée, se cache derrière une condisciple. Elle était la fille de la femme de ménage de la famille Maldague !

On arrive à la chapelle. La mère Supérieure s'agenouille devant l'autel, le roi s'incline respectueusement. Ne sachant trop que faire, la moitié de la suite s'agenouille, l'autre s'incline. On parcourt le transept et on admire le chemin de croix de l'artiste Albert Servaes : autant en profiter !



Le R. P. van Lerberghe commente l'œuvre de manière inspirée. Et il glisse ce petit mot à l'oreille d'Hugo Engels: « *Mooie engels* (jolis angelots), *Sire...* ». Mais le Roi reste impassible et concentré.



A la sortie de la Chapelle, le groupe, toujours conduit par la Mère Supérieure, se dirige vers la Salle des Fêtes où toutes les classes sont rassemblées. Une religieuse au piano s'apprête à jouer l'hymne national.

Quand le Roi entre, les acclamations fusent. Le bonheur se lit sur tous les visages. Le tableau est indescriptible. La joie explose : *Vive le roi ! Leve de Koning !* Le Roi sourit à peine et salue de la main, sans se laisser impressionner. Tout l'institut entonne alors une Brabançonne vibrante, ponctuée par les accords de piano vigoureux d'une religieuse. Le délégué du Ministère de l'Instruction publique improvise ensuite un petit mot en flamand. Il sera très acclamé. Et pour cause ! Il annonce que, dans sa grande bonté, et pour marquer cette mémorable journée, le Roi a décidé de lever toutes les punitions et d'octroyer un jour de congé ! On applaudit le Roi.

Les premiers soupçons

Le moment est venu de se rendre au bassin de natation. Le Roi descend de l'estrade et quitte la Salle des Fêtes. Le cortège royal emprunte différents couloirs. Une religieuse veut alors entraîner la petite troupe dans une pièce pour présenter le Conseil de Direction au Roi.

Albert Maes flaire le danger, il pense qu'il faut quitter les lieux. Roger Brulard, lui, veut jouer le jeu jusqu'au bout. On ne répond pas à l'invitation de la religieuse. Au contraire, on fonce sur la première porte ouverte. Une religieuse barre le passage, qu'importe : Albert Maes use de sa poigne pour l'écartier. Le Roi et sa suite ne vont quand même pas renoncer à visiter le bassin de natation. Des rhétoriciennes doivent s'y trouver vers trois heures. L'idée de voir une cinquantaine de filles en maillot de bains est très motivante...



Jacques Franck, la Mère Supérieure et Hugo Engels



La suite royale est à 50 mètres du bassin de natation

On est dehors, on approche du bassin, quand un trouble-fête survient. Il court aussi vite qu'il peut et relève sa soutane sur ses courtes jambes en tentant d'éviter les flaques : c'est l'aumônier.



Depuis l'arrivée de la délégation royale au parloir, il a des doutes. Il n'a pas suivi la visite: privé de téléphone, il a enfourché son vélomoteur poussif pour alerter la police d'Heverlee. Et le voilà prêt à confondre les imposteurs. Il exige une confirmation de la visite royale. Réaction indignée de la suite: *Quel scandale! C'est odieux! Ca ne s'est jamais vu! Pourquoi restons-nous ici !* Pol Maldague et Jacques Franck tentent d'apporter tous les éclaircissements nécessaires à l'aumônier. Le Roi, plongé dans un douloureux silence, finira par dire lentement et dignement : *C'est la première fois qu'une chose pareille m'arrive...*

Pol Maldague propose de téléphoner à la Cour. Le directeur calmé y consent. Pourtant on ne téléphonera pas. André Loore, fidèle au poste, occupe toujours la cabine, son feutre baissé, comme dans les films noirs américains.

La Mère Supérieure est très ennuyée. Elle se répand en amabilités pour faire oublier l'incident créé par le directeur. Elle ne sait pas quel parti prendre. Et si son directeur se trompait ? Elle décide, elle, de rester dans le droit chemin. Une question de foi sans doute!

Vingt-deux, v'là les flics !

Pourtant, les choses vont s'enchaîner très vite. Avertie par l'aumônier, la police est arrivée sur place. L'un de nous aperçoit un policier et lance l'alerte : *vingt-deux, v'là les flics, foutons le camp !* Mais un roi ne se laisse pas faire... Nous courons dans tous les sens pour échapper aux forces de l'ordre. Les policiers, accompagnés de l'aumônier, nous rattrapent et ferment la grille. On nous reconduit sous bonne garde à l'intérieur du couvent sous les acclamations de centaines de jeunes filles qui avaient quitté la salle des fêtes et nous encourageaient.



Les religieuses ont compris et empêchent les élèves de sortir.

- Tout le monde contre le mur, hurle le chef des gendarmes sur le ton sans réplique de celui qui vient de faire échouer l'attentat du siècle. Le Roi et sa suite obéissent. Mais Hugo Engels reste jusqu'au bout dans la peau du souverain. Il contemple le gradé avec dignité dans un silence réprobateur. Celui-ci hésite, prend peur : il se voit réduit, en cas d'impair, au rôle de girouette au carrefour d'une ville de province. Il décide d'appliquer le principe de précaution et demande d'une voix neutre :

- Maar Majesteit, zijt U de Koning of niet (Mais Majesté, êtes-vous le roi ou non) ?

En attendant l'interrogatoire, chacun médite sur la gloire éphémère du destin royal. La Cour reste digne tout en fraternisant avec les sympathiques policiers d'Heverlee. Paul Maldague fume ses Belgas. Une religieuse traverse le couloir avec une pile de livres et nous interpelle: -« Vous n'avez pas cours cet après-midi ?! »

Entre les flics et la suite royale, on ne parle que de Maison du Roi, de palais, de Cour....Et l'humour garde ses droits. Alex Martens, pris d'un besoin naturel, demande à la cantonade :

- Mais en définitive où est la cour ici ?

Les minutes passent. André Maes supplie les policiers de le libérer pour un cours sur « les zones monétaire » qui commence à 16h. Peine perdue, la police judiciaire tient à nous interroger tous un par un. Nous serons tous relâchés vers 17h.

Sic transit gloria mundi !

Le Roi Baudouin lève les sanctions

Relâchés par la police, nous n'étions pas au bout de nos peines. Monseigneur Litt, adjoint du Recteur de l'Université Catholique de Louvain, avait été mis au courant le jour même de nos faits et gestes. Et le soir-même, à la demande du Recteur Monseigneur Van Wayenbergh, on nous pria de quitter l'université et de ne plus nous présenter aux cours.

Selon des sources dignes de foi, la Cour aurait voulu poursuivre les auteurs de cette farce en justice. Mais c'est le Roi lui-même qui, fort amusé, a demandé que les coupables ne soient pas inquiétés.

Le geste du Roi Baudouin renforça l'attachement des universitaires à sa personne. Prenant plaisir à cette farce, le souverain a prouvé qu'il comprenait cet être complexe et parfois excessif qu'est l'étudiant!

Un mois plus tard, un article, paru dans le journal de la Fédération wallonne des Etudiants exprimait la gratitude des coupables et remerciait le Roi au nom de tous ceux que le canular avait bien fait rire.

Finalement, les auteurs de la farce l'ont échappé belle. Pas de casier judiciaire, pas d'exclusion de l'université. Mais ils ont connu quelques jours d'angoisse avant d'être fixés sur leur sort. Peut-être ont-ils été punis par leurs parents. Ils n'en ont en tout cas jamais parlé entre eux.

Je me souviens de la réaction de mon père. Il rentre de voyage trois jours après la blague du faux Roi. Il brandit Le Figaro et Paris-Soir avec des articles sur la blague estudiantine. Il trouve cela génial. Pour lui, c'est sûr, tous ceux qui ont participé à cette farce iront loin dans la vie. Un peu étonné, je réponds fièrement que j'y étais et que c'est moi qui ai tout filmé. Félicitation du paternel, heureux comme un gamin qui a fait une bonne blague. Je lui annonce ensuite, que je suis renvoyé de l'université et que ma carrière de licencié en Droit -avec un possible casier judiciaire pour lèse-majesté- s'arrête ici. En une demi seconde, j'étais devenu un imbécile, un bon à rien, incapable de faire les bons choix. Je reçus la deuxième et dernière gifle de ma vie. Elle fut retentissante.

Souvenirs, souvenirs...

L'aventure de quinze étudiants légèrement inconscients est gravée dans leur mémoire. Mais il reste aussi des traces de cette aventure. Souvenez-vous : un photographe et un cinéaste suivait la royale visite au couvent.

Bernard Magos, qui avait été désigné comme photographe de la Cour, avait un appareil 6x9 à soufflet datant d'avant la guerre de 1940. Un appareil sans flash que son propriétaire avait donc jugé inutile de charger de pellicule. Dommage !

Stany Meeùs avait lui été désigné comme cinéaste de la Cour. Et son film est parvenu jusqu'à nous après un parcours rocambolesque.

Quand la police débarque à Heverlee, Stany Meeùs demande à un des policiers de le conduire jusqu'à sa voiture, car il a encore des films. Ce que le policier accepte de faire après avoir demandé l'autorisation de son supérieur. Stany Meeùs pense en fait à sauver ses précieuses images. Il faut terminer la bobine et la mettre à l'abri. En se dirigeant vers la voiture, il appuie sciemment sur le déclencheur de sa caméra 16 mm Paillard Bolex. Sur les trois ou quatre mètres de pellicule qui restent, il filme ses pieds en marche pour la postérité !

Il ouvre le couvercle du boîtier et demande au gendarme qui l'accompagne de le tenir un instant. Marchant un peu plus lentement que lui, il enlève la bobine du film exposé et la glisse dans la poche de son pantalon. Il remet ensuite le couvercle de sa caméra. Arrivé à la voiture, il glisse la bobine exposée sous le siège, empoche deux bobines vierges et rejoint ses compagnons d'infortune comme si de rien n'était.

Sur le moment, il ne met personne dans la confiance. Interrogés comme les autres par la police judiciaire. Il affirme n'avoir rien filmé. Pour preuve, il tend les deux bobines vierges, avec la bandelette de sécurité non détachée.....Circulez, il n'y a rien à voir !

Stany Meeùs va garder son secret pour lui encore quelques temps. Prudemment et avec la plus grande discrétion, il fait développer le film

chez Gevaert, société que dirigeait son père et les obtient en moins de deux heures ! Non sans appréhension : les films de l'époque sont peu sensibles, ils ne dépassent pas 125 ASA. Et filmer à l'intérieur, sans lumière additionnelle, est assez aléatoire. En définitive le résultat est acceptable et procure beaucoup de plaisir à son auteur.

Et les rotatives se mirent à tourner

Ce n'était qu'une blague d'étudiant. Elle va pourtant avoir un écho national et même international. Premier vecteur de cette renommée : l'agence Belga. Son correspondant à Louvain, le chanoine Coppens s'assure d'abord de l'authenticité de la blague en téléphonant le soir-même au couvent. L'agence Belga diffuse ensuite la dépêche.

Quatre journaux reproduisent ce communiqué. Vers l'Avenir, La Lanterne et La Nation Belge le reproduisent tel quel. Le Peuple y ajoute un titre "Les étudiants de Louvain et le respect de la personne royale ».

Le Soir publie un article un jour plus tard. *Fumisterie*, *parodie déplacée* : le ton général de l'article est assez déplaisant. Il recèle aussi de nombreuses erreurs factuelles. Le Soir le premier accrédite la légende d'une visite où le Roi se fait accompagner par le Prince Albert, légende dont la presse française se fera l'écho avec une touchante unanimité. Mais ce que les étudiants de Louvain ont du mal à digérer, c'est la comparaison que fait le quotidien vespéral entre la farce des étudiants louvanistes et les agissements des ULBistes à la Saint-Verhaegen. (Pour la petite histoire, le correspondant du Soir s'était rendu sur les lieux avant d'écrire son papier. Mais les religieuses, rendues méfiantes, avaient d'abord voulu vérifier par téléphone, à qui elles avaient à faire !)

La Cité, journal démocrate-chrétien trouve la farce *de mauvais goût*. Attachée au Trône et à l'Autel, La Cité voit dans la blague un manque de respect, et pour la dynastie et pour l'institution abusée.

La Libre Belgique est plus indulgente mais commet une erreur. Elle met l'organisation de la blague sur le compte du Verbond, qui fête le cinquantenaire de l'Association des universitaires flamands. Soyons de bon compte : la blague s'est déroulée sous le signe de la concorde nationale. Le Roi était flamand ainsi que quelques membres anversois de sa suite, les autres, y compris les organisateurs, étaient de purs Wallons. Signalons encore que La Libre Belgique se fait un plaisir d'épingler Le Soir pour comparaison abusive entre les frasques des étudiants de l'UCL et celles des étudiants de l'ULB.

Deux journaux perçoivent le véritable sens de la farce : La Dernière Heure et La Métropole. La Dernière Heure évoque 2000 « *Vive le Roi* », *poussés par d'enfantines poitrines* et des élèves *qui chantaient toujours*, tandis que les policiers arrêtent le Roi et sa suite. Le même journal compare les farceurs aux célèbres mystificateurs de Coblenz. (Pour rappel, après la première Guerre mondiale, un imposteur se fit passer pour le cousin du Roi des Belges. Il alla remettre, au nom de celui-ci, le grand Cordon de l'Ordre de Léopold au Général Allen, commandant de la garnison, avec défilé et prises d'armes à la clé).

La Métropole joue dans son titre de références littéraires : *Uylenspiegel à Heverlee*. Le journal anversois rapporte les faits avec exactitude et se montre sensible à l'esprit de la farce. L'hebdomadaire socialiste *Germinal* décerne la palme de l'originalité. Quant à *Pourquoi Pas ?*, il promet une tournée générale aux farceurs dans sa prochaine édition du 30 novembre. La promesse de son sympathique rédacteur en chef, Jean Falize, n'a jamais été suivie d'effet...

La presse flamande est en général, plus favorable et plus abondante. Het Volk raconta le détail des opérations avec une minutieuse précision et publie une photo du (vrai) Roi, assez mal choisie d'ailleurs. De Standard et Het Nieuwsblad qualifient la farce de *formidabel*. Le Nieuwsblad publie un magnifique article de fond intitulé *Als de*

Studenten de bloemetjes buiten zetten (Quand les étudiants font sortir de jolies petites fleurs). Le journal fait bien la distinction entre les mystificateurs de Louvain, qui ont sa faveur, et les exhibitionnistes de l'U.L.B..

La presse française aussi s'empare de l'affaire. Le Figaro raconte le canular en première page. Le Monde publie, de source généralement bien informée, les impressions des milieux gouvernementaux français. Il plaide pour l'indulgence envers les mystificateurs. Voici enfin quelques lignes du Parisien Libéré :

Le Roi s'installe dans un fauteuil doré qui a l'importance d'un trône.

L'une des sœurs, professeur au couvent, se penche vers la Supérieure :

- Ce n'est pas lui!

- Qui donc? dit la Mère, non sans humeur.

- Je vous dis: ce n'est pas notre Roi Baudouin. Il a le nez droit. Celui-ci l'a busqué ...

- Jésus, Marie Joseph. C'est pourtant vrai !

Les journaux anglais se montrent bienveillants et concis. L'un deux, le Daily Mail, rapporte qu'à un moment, une religieuse déclara aux membres de la suite royale : *Vous avez abusé... de mon temps.*

Après la presse quotidienne, la presse périodique à son tour s'empare de l'affaire. Stany Meeùs a fini par dévoiler l'existence son film et le Zondagsvriend lui demande la permission d'agrandir des photos provenant de ce support. Permission accordée. Le périodique flamand tire une dizaine de photos au format 6 X 9 cm. Venant d'une image en 16 mm (une image de 7 X 10 mm), le résultat est appréciable.

Par l'intermédiaire de cet hebdomadaire, les photos sont vendues à son pendant francophone le Patriote Illustré, mais aussi à Paris-Match en France, à Il Tempo en Italie et à Der Spiegel en Allemagne. Bref, un périodique par pays pouvait acheter l'exclusivité des droits photographiques.

Sans le savoir et sans le vouloir, tout ceci généra d'importants droits d'auteur. Tant et si bien que le périodique flamand, qui s'occupait de tout, remit à Stany Meeùs un chèque de plus de cent mille francs belges (soit le prix d'une belle voiture allemande de l'époque). Roger Brulard distribua la moitié de la somme à des cercles estudiantins et l'autre moitié à Caritas Catholica afin de secourir les sinistrés de la Vallée du Po. Le fleuve italien avait en effet brusquement débordé entraînant 200 victimes dans son sillage. Cette catastrophe naturelle nous avait beaucoup touchés.

Message d'Hugo Engels

Après l'affaire du faux roi d'Heverlee, Hugo Engels rédigea un texte magnifique à destination d'un journal estudiantin. Il est écrit dans un flamand très pur et avec un vocabulaire très riche. Le voici dans son intégralité, suivi de sa traduction. Son titre *Eintagskönig* fait allusion au Roi d'un jour dans les carnivals.

Eintagskönig

Ik was de koning te rijk toen de Eerwaarde Moeder-Overste bedeesd het hoofd boog en prevelde : «Maaâjesteit, het is mij ... enz ... ». Ik reikte haar de hand, zij hield een koningshand in de hare (zag zij dat ze bruin van sigarettenrook was ?). Eerbiedig leidde ze mij rond met de nodige uitleg. Ik luisterde weinig, ik voelde slechts de bewonderende blikken van 1500 à 2000 meisjes, die op mij gericht waren. Dat alleen was reeds de moeite waard. Wat zich achter mij afspeelde was mij niet bekend. Slechts eenmaal voelde ik het, nI. in de kapel, toen de « ecuyer de la Cour» me vriendelijk langs achter uitnodigde te knielen. Toen wist ik dat ik in veilige handen was. Het water van de zwemkom leek bruisende champagne; voor mij betekende het reeds een voorsmaakje van de erewijn. Toen naderde het ontroerendste ogenblik : het onthaal in de feestzaal. Hier moet ik even ophouden, de emotie is mij te sterlk.

Reeds van ver hoorden we de verwarde tonen van een nationaal strijdlied - het leek me eerder een boogie-woogie -, alles schemerde mij voor de ogen, de Eerwaarde Zuster aan de piano, handgewuif, zakdoeken. Hier eindigde de grap. Een grap zoals er misschien nooit een geweest is, de grap van de Koning van Heverlee en Zijn gevolg. Hier eindigen ook mijn indrukken. Uit gans mijn koningshart dank ik hen die van dit realistisch leven een wonderlijk sprookje hebben gemaakt. Misschien duurde het slechts dertig minuten, maar die dertig minuten schonken mij vrienden, die ik een heel mensenleven lang in mijn hart zal dragen. Ik verleen hun mijn koninglijke bescherming.

Goede Heil !

Eintagskönig
Hugo Engels

Roi d'un jour

J'étais pleinement roi lorsque la très Vénérable Mère Supérieure baissa timidement la tête et murmura : « Maajesté, c'est pour moi...etc. ». Je lui tendis la main et elle prit ma royale main dans la sienne (que ne la vit-elle pas brunie par la fumée des cigarettes ?). Respectueusement, elle me guida à travers l'Institut, fournissant les renseignements nécessaires. Mais j'écoutais à peine, je sentais seulement les regards admiratifs de 1500 à 2000 filles braqués sur moi. Rien que pour cela, le jeu en valait la chandelle. Ce qui se jouait derrière moi, je l'ignorais. Je sentis seulement l' « Ecuyer de la Cour » me prier amicalement, par derrière, de m'agenouiller dans la chapelle. Je sus alors que j'étais en main sûre. L'eau du bassin de natation évoquait un champagne pétillant. Pour moi, elle était comme un avant-goût du vin d'honneur. Le moment le plus solennel approchait, celui de la réception dans la Salle des Fêtes. Je dois m'arrêter un instant, l'émotion est trop forte. De loin en loin on entendait les mesures saccadées d'un hymne militaire – j'ai d'abord cru à un boogie-woogie. Tout devint flou : la Révérende

Mère au piano, les acclamations, les mouchoirs. Ici finit la blague. Une blague qui n'eut sans doute jamais son pareil, la blague du « Roi d'Heverlee » et de Sa Cour. Ici finissent mes impressions. De tout mon cœur de roi, je remercie ceux qui ont fait de la réalité quotidienne un merveilleux conte de fée. Sans doute, cela n'aura-t-il duré que trente minutes, mais je dois une reconnaissance éternelle aux amis qui m'ont offert ces trente minutes. Et je leur accorde ma très royale protection.

Bien le bonjour

Le roi d'un jour
Hugo Engels

50 ans après, on en parle encore

50 ans après leur supercherie, quelques protagonistes revinrent sur les lieux du drame. L'initiative en revient à la chaîne de télévision RTL qui souhaitait faire une émission sur le faux roi d'Heverlee. Son réalisateur, Jacques Van Den Biggelaer, souhaitait réunir quelques protagonistes de cette farce estudiantine pour les remettre en situation au couvent des Annonciades. Il dut se passer du faux Roi. Hugo Engels, qui était entretemps devenu médecin, refusa l'invitation pour raisons personnelles. Mais Guy Spitaels, Jacques Franck et moi-même acceptèrent. Les farceurs de l'époque avaient fait du chemin dans la vie. Jacques Franck était devenu rédacteur en chef de La Libre Belgique et Guy Spitaels président du Parti Socialiste.

Nous voilà donc de retour à Heverlee... Le couvent et l'internat n'avaient pas changé : toujours ces mêmes bâtiments imposants en briques rouge. On nous fit entrer dans le parloir qui lui non plus n'avait pas changé avec sa table, son tapis de table, ses chaises et son portrait d'une Révérende Mère accroché au mur. Le Livre d'Or, que le faux Roi avait signé le 21 novembre 1951, n'était par contre plus sur la table !!

La Mère supérieure fit son entrée. Cinquante ans plus tôt, elle était jeune novice et elle s'occupait alors de la comptabilité. Deux autres mères supérieures s'étaient succédées depuis. Elle nous raconta, dans un français un peu appliqué, ses souvenirs de l'affaire. D'abord, le soir de la blague, on envoya toutes les élèves au lit à 20h30. Les religieuses se retrouvèrent ensuite au réfectoire. Elles passèrent les événements de la journée en revue en riant beaucoup de ce qui leur était arrivé. Elle la Mère Supérieure continua :

- Et je dois vous dire, Monsieur Spitaels, que vous nous avez bien fait jouir !!

- C'est un vrai plaisir pour nous, ma sœur, d'avoir pu vous faire jouir, répondit Guy Spitaels pince-sans-rire.

- Je voulais dire que nos sœurs avaient eu beaucoup de plaisir et qu'elles avaient franchement bien ri, rectifia un peu gênée la religieuse rougissante. Mais vous, Monsieur Spitaels, vous n'avez pas suivi le bon chemin. Vous avez étudié le droit dans une université catholique et après vous êtes passé au parti socialiste, dit la religieuse qui pensait avoir repris le dessus.

- Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, répondit du tac au tac Guy Spitaels toujours impassible.

- Moi, depuis cinquante ans, j'ai voué ma vie à Dieu, répliqua la religieuse, et je n'ai jamais changé d'avis !

Cette visite des lieux cinquante ans après se déroula dans la bonne humeur. Comme alors, on visita la chapelle en appréciant, plus calmement cette fois, le Chemin de Croix d'Albert Servaes. On se dirigea ensuite vers la Salle des Fêtes. Les fauteuils en velours n'avaient pas changé. La salle était vide, mais les souvenirs de cette salle remplie d'élèves qui applaudissaient avec enthousiasme refirent facilement surface.

Notre guide se fit aussi un plaisir de nous montrer le bassin de natation où évoluaient des élèves de primaire. A l'époque, l'arrivée des gendarmes, prévenus par l'aumônier, nous avait privé du spectacle de rhétoriciennes en maillot.

La visite se termina au parloir devant un verre de mousseux. Dans une ambiance décontractée, chacun y alla de son anecdote. Pour la Mère supérieure, ce fut une belle matinée de détente et pour les protagonistes de l'époque un excellent moment

Epilogue

Cette reconstitution date déjà d'il y a dix ans. A l'heure où nous écrivons ces lignes, soixante ans se sont écoulés depuis l'affaire du faux roi d'Heverlee. Hugo Engels, le faux roi, nous a quitté depuis. Une partie de sa cour aussi. Seuls quelques protagonistes sont encore en vie. Restent les images, restent les souvenirs.

Si l'histoire de ces quelques étudiants délurés venant troubler des vierges sages s'est bien terminée, c'est grâce à la bienveillance du Roi Baudouin. C'est aussi, grâce à celui qui nous a dénoncé. L'aumônier en avertissant la police, a soigné notre publicité et a donné un retentissement certain à notre exploit.

C'est pour garder les traces de cette plaisanterie de potaches que ce livre a été écrit.

Novembre 2011

A quatre vingt ans, l'auteur de ce livre a déjà franchi un grand cap dans sa vie. Mais il y a encore des enfances, des amis, des belles journées, des belles soirées, des balades, des choses à espérer.

C'est aussi se souvenir des bons moments vécus et de maintenir les meilleurs.

L'été et le soleil de juin sont déjà loin pour lui et il se situe plus dans un été indien. Les jours raccourcissent, mais quand on marche vers le soleil on laisse l'ombre derrière soi. Avec le soleil, on sent la chaleur et avec ses rayons, les couleurs sont belles. C'est la joie. C'est bon de rayonner sa joie.

Ce livre a été écrit pour vous offrir un petit rayon de soleil, « une pause sourire ».

Stany MEEUS

e-mail : stany.meeus@base.be